

et leur manque d'éducation, mettent les autres dans la gêne et les offensent même, sans le savoir; mais sous un dehors désavantageux, il cachait des principes honnêtes. Il fit tout ce qui dépendait de lui pour distraire Louise et diminuer la force de sa douleur, mais il ne put y réussir, son cœur était brisé.

Après un passage de trois semaines, la Sirène toucha heureusement au port de Québec.

En débarquant, le capitaine introduisit avec bienveillance sa protégée aux différents membres qui composaient sa famille, tous l'accueillirent comme une parente et lui offrirent leurs services.

Le lendemain, comme le capitaine sortait de sa maison, pour aller voir Mr. de la Roche, afin de l'engager à reconnaître sa petite-fille, il rencontra Mr. Lambercier et lui demanda si l'ancien avocat était à la ville.

Comment à la ville, lui dit Mr. Lambercier, ne savez-vous pas qu'il est décédé depuis un mois, et qu'il n'a nommé seul héritier de ses biens.

En effet, Mr. de la Roche avait toujours considéré ce dernier comme son véritable gendre.

Tout ceci, dit le capitaine stupéfait, dérange mes plans, je voulais lui présenter sa petite-fille, mais s'il faut que je prenne sa place, je le ferai par tous les diables.

Que voulez-vous dire ?

Eh bien, Mlle. Elliston est chez moi.

Mr. Lambercier pâlit.

Et le capitaine continua à lui faire le récit de tout ce lui était arrivé à Liverpool.

Entrons chez vous, dit Mr. Lambercier.

En apercevant Louise, il la reconnut de suite, à la ressemblance qu'elle avait avec sa mère, il lui tendit la main, se nomma, et lui fit beaucoup de questions pour découvrir, si elle était vraiment la fille de Madame Elliston. Chaque réponse l'en persuadait d'avantage, et il en fut pleinement convaincu, lorsqu'elle lui montra sa signature, avec ses initiales, qu'il avait donné à sa mère peu de temps après leurs fiançailles, et dont elle était devenue en possession, le jour de son décès.

On serait porté à croire que Mr. Lambercier avait conservé de la rancune, après avoir été si cruellement trahi, et qu'il allait saisir cette occasion pour se venger, puisqu'il en avait le pouvoir.

Loin de là, son cœur était généreux et désintéressé, il avait une grande âme, il considéra moins sa fortune que la justice. D'ailleurs il était riche par lui-même, il fit nommer un tuteur à Louise, et lui remit toutes les propriétés foncières que lui avait léguées Mr. de la Roche, au montant de quinze mille louis.

Il avait un site charmant situé sur les hauteurs de Ste. Foy, qui dominait un joyeux coteau, d'où l'on pouvait admirer une variété de paysages revêtus des inimitables couleurs de la belle nature et porter des regards enchantés sur les vertes montagnes de Bourg Louis, quand venait la belle saison, et que les par-

fums des champs purifiaient l'air. Mr. Lambercier s'y rendait avec son épouse, pour y goûter en repos les délices d'une retraite agréable. Il engagea fortement Louise à le suivre à la campagne. Elle y consentit, malgré les instances du capitaine qui voulait la retenir encore quelque temps au milieu de sa famille. Elle trouva dans Madame Lambercier une seconde mère, une véritable amie capable de la guider à travers les périls d'un monde dangereux, mais elle n'oublia jamais son premier bienfaiteur, le généreux capitaine. Pendant bien des années, à la même époque tant que la Sirène fut en état de traverser l'Atlantique, Louise fit chanter dans la petite église de Ste. Foy, une messe solennelle, pour sa conservation.

CHS. LEVESQUE.

Berthier.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

Le ménage de M. B...

M. B... m'engage souvent à aller dîner chez lui, et je n'y vais jamais, car je me délie un peu de ces offres qui ne vous sont faites que dans la rue, lorsqu'on vient de se rencontrer par hasard.

Et puis M. B... a, dans toute sa personne, un *laissez-aller* qui n'engage pas à partager son dîner; toujours mal-propre, quoique portant d'assez belles choses; ayant un jabot couvert de tabac, un habit taché avec un pantalon neuf à la mode; le désordre que je remarque dans la toilette de M. B... me semble d'un mauvais augure pour son ménage, et, en général, j'ai remarqué que l'on dine mal chez les gens qui n'ont pas soin d'eux.

Je ne connaissais pas la famille de M. B... mais une affaire me forçant dernièrement à lui parler, je me rends chez lui. Il est midi, je pense que je le trouverai, et qu'il aura déjeuné. Il loge au second étage, dans un beau quartier; il doit avoir un bel appartement.

Je monte, je sonne; j'attends un peu, on ouvre enfin; c'est une petite fille de cinq à six ans, qui tient une *tartine* de pain et de mélasse à la main, qui m'ouvre sans me regarder, puis va courir après un petit garçon de sept à huit ans qui fouille dans un buffet où il paraît puiser en toute liberté.

Je regarde un moment autour de moi; n'apercevant personne et ne sachant de quel côté me diriger, je me défile à m'adresser aux enfans qui ne m'écoutent pas.

— Mademoiselle, M. B..., s'il vous plaît.

Au lieu de me répondre, on court après le petit garçon:

— Ah, Coco, donne-moi du fromage: j'en veux.

— Tiens, cette gourmande; n'as-tu pas de la mélasse.

— C'est égal, je veux du fromage, ou je dirai à maman que tu as pris du pâté qu'on gardait pour dîner.

— Je m'en meque bien.

J'écoutais le dialogue des enfans, lorsque

une dame paraît enfin, à demi habillée, en bonnet de nuit, en camisole. Elle jette un cri en m'apercevant:

— Ah! mon Dieu, c'est quelqu'un, et ces enfans n'avertissent pas! Pardon, monsieur, je croyais que c'était le porteur d'eau. Julie, Julie; comme je suis faite; Julie, ma robe.

— Madame, c'est à M. B... que je désire parler.

— Oui, monsieur, vous allez le voir; Julie, mais où est donc la bonne?

— Maman, elle n'est pas encore revenue du marché.

— Ah, Dieu... deux heures pour m'acheter un poulet... c'est une chose affreuse; et je n'ai personne pour m'habiller... C'est égal, monsieur, donnez-vous la peine d'entrer par ici... vous allez trouver M. B...

Je passe dans une pièce, enjambant pardessus les tabourets et les plumeaux, car l'appartement n'est pas encore fait; je trouve enfin M. B... en robe de chambre, au milieu d'un tas de papiers, de livres, de cartons, qui s'amusent à repasser ses rasoirs.

— Est-ce-vous, mon cher ami, me dit-il en venant à moi, le rasoir à la main? Mais c'est charmant de venir nous surprendre ainsi. Vous dînez avec nous.

— Comment, vous n'avez pas encore déjeuné à midi!

— Oh! nous n'avons pas d'heure, nous autres; et puis, on a des jours où on se lève tard.

— J'ai déjeuné, et je voulais seulement vous demander un renseignement.

— Je suis à vous, permettez que je me rase.

— Faites, je vous en prie.

— Madame B... voilà deux heures que je demande de l'eau chaude pour ma barbe.

— Eh, monsieur? Julie a dû en mettre au feu. Adèle, allez voir s'il y a de l'eau chaude pour votre papa.

— Ah oui, maman, il y en avait, mais mon frère a renversé la cafetière avec son polichinelle.

— Allons, c'est égal, je ne ferai ma barbe que demain. Ma femme, fais servir le déjeuner.

— Ah! vous êtes bien pressé aujourd'hui! Il n'y a encore rien de prêt: Julie n'est pas revenue du marché.

— Si vous vouliez toujours me donner la note que je vous demande, dis-je à M. B...; c'est au sujet de cette maison à vendre dont vous m'avez parlé.

— Ah! oui, oui, j'ai votre affaire. Attendez, le papier doit être là.

M. B... cherche, furète dans divers cartons, et ne trouve rien.

— Ma femme, n'as-tu pas vu un papier plié en quatre; je crois l'avoir laissé hier sur la cheminée.

— Un papier, attendez donc; oui, je m'en suis servi pour allumer mon feu: est-ce que c'était précieux?